

Libretto

FRANCISCO COLOANE

ANTARTIDA

roman

Traduit de l'espagnol (Chili) par
FRANÇOIS GAUDRY

Préface de
CARYL FÉREY

libretto

Titre original :
Los Conquistadores de la Antártida

© Francisco Coloane, 1945.

© Éditions Phébus, Paris, 1999, pour la traduction française.

© Libella, Paris, 2014, pour la préface.

ISBN : 978-2-36914-117-4

Né le 19 juillet 1910 à Quemchi, petit port de pêche situé sur l'île de Chiloé au Chili, Francisco Coloane perd son père, capitaine baleinier, alors qu'il n'a que neuf ans. En 1923, il s'installe avec sa mère à Punta Arenas, dans l'extrême sud du pays : ce voyage de 2 000 kilomètres sur l'océan n'est que le premier d'une longue vie. Le jeune Coloane, sa mère décédée, est contraint à dix-sept ans d'abandonner ses études pour travailler alors qu'il avait, un an plus tôt, été primé pour sa première nouvelle. Il devient alors éleveur de moutons, dresseur de chevaux, ouvrier agricole, baleinier, comme son père, et multiplie les expériences qui lui permettent de côtoyer la population cosmopolite des régions antarctiques où se mêlent marins, chasseurs de phoques, chercheurs d'or, contrebandiers, trafiquants et aventuriers, mais aussi de bien connaître les mœurs des Indiens, dont il sera un grand défenseur. Parti à Santiago au début des années trente, il y travaille comme journaliste, se marie, devient veuf

trois ans plus tard, et, père d'un jeune garçon, continue à exercer divers métiers tout en écrivant. L'infatigable Chilote se lie d'amitié avec d'autres écrivains, dont Pablo Neruda, avec qui il partage l'idéal communiste ; et sa carrière d'écrivain prend son véritable essor en 1941 après l'obtention d'un prix littéraire pour la publication du *Dernier Mousse de la « Baquedano »*, qui deviendra l'un des livres les plus lus d'Amérique latine. Récompensé en 1964 par le prix national de Littérature et élu en 1966 président de la Société des écrivains du Chili, il est fait chevalier des Arts et des Lettres en France en 1997. Son œuvre, d'un style sans fioritures, aux ouvrages incontournables tels que *Cap Horn*, *Tierra del Fuego* ou *Le Golfe des Peines*, a fait de lui un écrivain d'aventures souvent comparé à Jack London, Herman Melville ou Joseph Conrad. Francisco Coloane, considéré comme l'un des plus grands écrivains chiliens du xx^e siècle, est mort à Santiago du Chili le 5 août 2002.

PRÉFACE

Francisco Coloane est le peintre des glaces, de l'étendue et du silence. Porté par le grand Sud, son souffle ne décrit pas le vent et la mer, il *est* le vent et la mer. London, Kessel, Stevenson, Conrad : il y a du monde sur le pont. Comment ne pas se laisser embarquer ?

Rêvant d'aventures à travers la fiction, m'invitant, une fois adulte, à les suivre, j'ai rencontré Coloane plus tard, lors de ma dérive plein ouest à travers les mers australes – en l'occurrence au Chili. Outre sa gueule de pirate pacifique, Coloane pousse ses gréments dans les flots mangeurs d'hommes avec toute l'humanité du monde : qu'ils grincent dans la tempête ou qu'ils s'échouent au pied du Horn, les récifs sont les nôtres. Colonisation, extermination, exploitation, peu de ses héros échappent au massacre, tout en gardant intacte leur soif d'aller voir. Sur ce chemin des Dames, Coloane a toujours un

mot tendre pour ceux que nous persistons à appeler « Indiens » : Yaghan, Selk'nam, Yamana, Ona, Mapuche, les forces merveilleuses et magiques pour apprivoiser l'extrême continent sont partout. L'écrivain pleure en silence la fin misérable de ces peuples premiers et sait qu'ils nous manqueront cruellement, à la mesure de l'acharnement de nos ancêtres à les exterminer. Un injuste retour des choses, qui ne console personne.

Sa prose est souple mais Coloane n'est pas un baroudeur tranquille. Son monde est plein de disparus, de fantômes, qui s'en vont et qu'on ne croiera plus qu'au détour de la littérature, comme des vaisseaux pris dans la glace.

Antartida est l'histoire d'un rêve, ou plutôt le récit des histoires qui peuplent nos rêves. Avec pour personnage principal un monstre : la cordillère dont l'épine dorsale culmine quatre mille kilomètres plus loin dans les Andes. Dragon volcanique, sa queue se perd au large du Horn – *Antartida*, mythe ou *terra incognita* dont personne bien sûr ne revient.

Aux antipodes de l'Europe trop frileuse pour dire « nous », le « moi » n'est pas de mise chez Coloane. La tragédie est collective, il n'y a que les morts et les survivants, les supervivants – comme aujourd'hui ceux qui abandonnent tout et risquent leur vie sur des canots pour rejoindre l'Europe –, des braves ultimes et qui n'en font pas des caisses. L'homme est

à sa place, du moins il essaie de s'y tenir. Ne pas être humble devant la nature relève de l'hérésie, d'autant que c'est elle qui constitue l'aventure. Une nature si sauvage que les bateaux sont vécus comme des êtres humains, qui pleurent et qui geignent dans les crocs du vent, avant de mourir, compagnons d'infortune.

On est loin des Invincibles Armadas, conquistadores et fiers-à-bras. Les méchants cherchent la paix. Ici elle est rare, une nuit d'été austral, où passerait encore glacé le souffle de l'iceberg.

Mais l'humain est ainsi fait qu'à contempler des dieux, il se brûle la cervelle : qu'importe si la beauté est là.

Elle est là – dans les mers du Sud –, nos yeux la parcourent partout où l'homme et les éléments ne font qu'un. Coloane nous le rappelle : beauté, beauté, je voudrais mourir avec toi – en beauté...

CARYL FÉREY

I

SOS

Les éclairs déchiraient le ciel au-dessus de la station de radio de Walaia. Inquiet, le sergent Ulloa marchait de long en large devant la table des transmissions où le radiotélégraphiste Alejandro Silva¹, écouteurs aux oreilles, semblait désespéré.

– Rien d’autre ? demanda le sergent.

– Rien ! répondit Silva en soulignant de son crayon bleu, avec lequel il transcrivait directement sur papier les messages reçus, trois grandes lettres alarmantes : SOS.

Le tonnerre retentit comme si une gigantesque pile de planches venait de s’écrouler, et s’éloigna vers d’autres confins en un lent va-et-vient sonore.

1. *Antartida* fait suite aux aventures d’Alejandro Silva racontées par Francisco Coloane dans *Le Dernier mousse* (Phébus, 1996).

– SOS! grommela le sergent Ulloa en écho étouffé du tonnerre.

– SOS! répéta le radiotélégraphiste en serrant d'un geste exaspéré les écouteurs.

Puis il repassa nerveusement la pointe du crayon sur les trois majuscules bleues qui creusaient le papier. SOS! Rien de plus!

SOS, ces trois lettres qui signifient «Au secours!» pour toutes les oreilles du monde, quelles que soient les races et les langues, était le seul message qu'avait réussi à capter, en pleine tempête, la station de Walaia, quand la foudre avait subitement frappé l'antenne, interrompant la communication.

La base de Walaia, de la marine chilienne, est située à l'embouchure de l'Angostura Murray, face au cap Horn, une des régions les plus sauvages, solitaires et australes du monde.

Ce goulet est une véritable entaille dans la cordillère; court et profond, il libère les eaux du canal Beagle vers le cap Horn. En ce bout du monde, la nature est hostile et violente. Les côtes sont dépourvues de plage car la montagne plonge à pic dans la mer; la végétation se réduit à des bosquets de robles rabougris, une herbe rase et des lichens qui tentent de grimper, puis apparaît la roche nue, telle la peau crevassée d'un colossal pachyderme.

Sur la rive est de l'Angostura Murray, perdu parmi ces échines de pierre, se trouve le poste de Walaia, un

joli chalet de deux étages qui contraste étrangement avec la solitude et la sévérité des lieux.

Le radiotélégraphiste Alejandro Silva était de garde quand il avait capté le SOS interrompu d'un bateau qui cherchait à communiquer sa position.

– Un bateau en danger ! Mais où ? Dans quelle zone ? proféra le sergent Ulloa, un grand brun solidement charpenté, qui tanguait comme un mât dans la houle.

– Il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre ! dit Alejandro en reposant sur la table ses écouteurs désormais inutiles.

– L'adjudant Poblete prévient qu'il faut une bonne heure pour tout remettre en état, ajouta Ulloa. Il est en train de réparer les dégâts avec Frías, le mécanicien, et Sagredo, le radio.

– Pourvu qu'il n'y ait pas d'autres éclairs !

– C'est risqué de garder le courant branché par un temps pareil, mais il faut à tout prix entrer en contact avec ce bateau qui demande de l'aide.

Les deux hommes s'approchèrent des fenêtres. Le toit en forme de visière donnait au chalet des allures de poste de guet perché à flanc de montagne. De temps à autre un éclair illuminait l'intérieur de la pièce et le tonnerre retentissait au loin. Dehors, l'horizon bouché et noir était déchiré par des déflagrations orangées, bleues, et de laiteux serpents de foudre palpitait dans le ciel et s'abattaient en

claquant sur l'échine de la cordillère. On aurait dit que des forces enragées s'étaient donné rendez-vous pour mettre à sac ce coin de terre.

– Bizarre, cette tourmente électrique, marmonna Ulloa. Ça fait quatre ans que je suis ici et c'est la première fois que j'en vois une.

– Le registre n'en mentionne que trois en dix ans ; mais l'une d'elles a ravagé la montagne, dit Alejandro.

– On est au bout de la cordillère des Andes, poursuit Ulloa ; moi j'ai toujours pensé que cette énorme barrière qui traverse le continent pendant que la terre tourne doit provoquer des dépressions atmosphériques. C'est comme s'il lui sortait un os dans le dos.

– Et le Chili est au bord de la côte, ajouta Alejandro. C'est peut-être à cause de ça qu'il y a tant de tremblements de terre.

– Je ne sais pas si ce que je dis est très scientifique, mais c'est mon idée, déclara Ulloa qui malgré de solides connaissances préférait s'exprimer comme un paysan, par des raisonnements simples et de bon sens.

– Vous devez avoir raison, approuva Alejandro qui aimait bien la conversation du sergent. Et au cap Horn, cela doit être l'enfer. Quand j'étais mousse sur le *Baquedano*, on y est passés une fois, mais dès qu'on a aperçu le cap on a viré de bord sans deman-

der notre reste. Si ça se trouve le bateau qui appelle à l'aide est là-bas.

– Il y a de fortes chances, dit Ulloa. Le cap Horn est l'endroit le plus redoutable de la terre. Les bateaux y disparaissent sans laisser de traces. Il y a quelques années, l'*Amiral Karlfanger*, le navire-école de la marine allemande, s'est évaporé avec ses trois cents cadets sans qu'on retrouve le moindre bout de mât. Mystérieusement avalé. Un soir, il a donné sa position pour la dernière fois et affirmé qu'il naviguait sans encombre ; puis plus rien.

À cet instant, un éclair creva le noir du ciel et s'abattit si près de la fenêtre qu'Alejandro se rejeta instinctivement en arrière en fermant les yeux, et le sergent ne put réprimer un tressaillement. La foudre avait frappé le sol à quelques mètres de la maison avec un grésillement de goutte d'eau dans un chaudron d'huile bouillante.

– Celui-là aurait pu faire mal ! s'exclama Alejandro.

– Ma parole, quelqu'un a marché sur la queue du diable ! lança le sergent en souriant.

– Ça y est, tout est arrangé ! s'écria le petit adjudant Poblete qui grimpaît quatre à quatre l'escalier.

– Tout marche ?

– Oui, tout, les dynamos repartent !

En effet, le courant électrique fut rétabli, malgré

les risques que faisait courir la tempête ; Alejandro reprit ses écouteurs et manipula fébrilement le transmetteur, mais les ondes restaient muettes et sourdes.

Soudain, un cliquetis prolongé, comme un pépie-ment d'oiseaux au fond d'un bois, se fit entendre dans le récepteur.

Mais l'appel s'affaiblit peu à peu. Alejandro pencha la tête et pressa des deux mains ses écouteurs en s'efforçant de percevoir le moindre bruit.

Appuyé sur la table, le sergent Ulloa était lui aussi anxieux de déchiffrer ce mystérieux message qui errait dans l'espace, s'approchant puis s'éloignant des écouteurs du radiotélégraphiste.

Tout à coup, un geste d'Alejandro indiqua qu'il percevait de nouveau un signal. Les deux hommes se figèrent un instant en retenant leur souffle. Alejandro s'agitait nerveusement sur sa chaise, comme bousculé par une force invisible. Courbé au-dessus de la table, le sergent semblait vouloir arracher le message qui parvenait aux oreilles d'Alejandro, lequel, balbutiant des mots et les transcrivant immédiatement, traduits du morse, noircissait sa feuille : « *SOS, SOS, bateau Flora démâté en face du cap Horn – stop – Tempête force douze – stop – Nous maintenons à flot en filant de l'huile – stop – Le Capitaine.* »

– C'est le *Flora*, un quatre-mâts allemand ; la tempête a dû le décorner. Retransmets le message à la

capitainerie de Punta Arenas, ordonna le sergent Ulloa.

Environ une heure plus tard, la station de Walaia recevait la dépêche suivante de Punta Arenas : « *Vapeur Antártico parti à la rescousse du Flora.* » Mais malgré tous les efforts déployés, les hommes de Walaia ne purent savoir si le message envoyé au *Flora* avait été bien reçu, car un profond silence avait suivi son émouvant appel de détresse.